

Bavard et pécuifiant

Philippe FORGET

Il faut bien traduire

Marches et démarches de la traduction

Masson, « Langues et civilisation germaniques », Paris, 1994

Voilà, sous un titre astucieux, un livre parfaitement horripilant. Le signataire de ces lignes a espéré un instant pouvoir se soustraire à sa lecture extensive et à la rédaction du présent compte rendu en constatant que l'ouvrage se donnait pour préoccupation « constante » de « détruire l'*illusion biunivoque* », à savoir « ce fantasme [...] qui voudrait que les langues non seulement se réduisent à des nomenclatures, mais encore que ces nomenclatures s'ajointent parfaitement les unes aux autres » – ce que semble confirmer la présence, après plus de 70 pages de texte, d'un long tableau énumérant des occurrences où le verbe allemand *gehen* résiste à une traduction par *aller*. On peut raisonnablement escompter que tout traducteur est, à cet égard, sévèrement désillusionné, et que la porte à enfoncer est grande ouverte.

Mais quand Adorno, Gadamer, Heidegger, Kant, Lacan, Nietzsche et quelques autres sont appelés à témoigner dans ce procès, cela ne peut être tout à fait aussi simple. Il a donc fallu marcher de concert avec l'auteur et son double (puisque le livre prend la forme de dialogues pédestres foisonnants et peu socratiques – Philorget et Fippe s'entendent comme larrons en foire et se tressent sans arrêt des couronnes de laurier).

En fait, les cinquante chapitres (ou « marches » glissantes) constituent une sorte de thème et variations sur l'art et la manière d'enfoncer une porte ouverte (« l'*illusion biunivoque*») et, emporté par son élan, donner de la tête dans le mur (qui en est le corollaire : penser la traduction, ce n'est pas discourir sur la pluralité des langues) – mur construit de ses propres mains par l'auteur en voulant tout mêler à son propos : la traduction de textes littéraires ou philosophiques (qui ne sont eux-mêmes sans doute pas passibles du même

traitement, sauf à considérer, cela s'est déjà vu, la traduction de la fiction comme la fille bâtarde de la traduction de la pensée), mais aussi celle de coupures de presse, de slogans publicitaires, de proverbes (hors contexte), et jusqu'à des recommandations tirées d'un guide du *thème* allemand. Or, si la traduction de textes littéraires ou philosophiques apparaît bien comme la visée centrale du livre, elle est proprement insaisissable dans une approche qui convoque toutes les situations où l'on peut mettre en regard deux fragments appartenant à deux langues différentes et s'interroger sur... quoi, au juste ?

Ainsi, la traduction apparaît plutôt ici comme le prétexte à un zapping philosophique, une série d'escarmouches où tout le monde en prend pour son grade dans d'expéditifs procès en « illusion biunivoque » et « pensée dichotomique ». Faute avouée, d'ailleurs : « Nous en sommes très vite arrivés à mettre en cause toute la pensée occidentale », constate l'un des compères.

Tout ce qui précède est, bien sûr, excessivement sévère et on ne peut, par exemple, qu'applaudir à l'éreintement en règle de distinguées traductologues qui affirment gaillardement que : « l'extérieur seul change, le contenu est le même ; on le transvase d'une langue dans une autre, on ne calque pas d'une langue sur l'autre. En fin de compte et sans chercher à être paradoxal, on serait tenté de dire que les langues sont extérieures au processus de la traduction ; elles sont le réceptacle du sens qui est exprimable dans n'importe laquelle d'entre elles ; elles ne se confondent pas avec lui ». Mais on doit pouvoir se permettre un peu de rudesse avec un auteur qui, affichant en maints lieux son goût du *Witz*, traite, au détour d'une appogiature étymologique douce sur le caractère *ancillaire* de la traduction, le traducteur d'*ancula*...

Rémy Lambrechts

ADDENDA : Les dames dont est rapporté ci-dessus un exemple du bel optimisme illustrent un travers inverse et complémentaire (l'induction sauvage) : leur théorie de la « traduction » se fonde sur l'étude de l'interprétation de conférence – on peut douter qu'une telle base d'enquête permette d'émettre des affirmations pertinentes pour la traduction de la fiction ou de la poésie. On voit par ailleurs fleurir les ouvrages consacrés à la « traduction » ou au « bien traduire » qui sont en fait des manuels de version ou de thème. L'ambivalence du verbe « traduire » joue décidément bien des tours : l'interprète de conférence traduit, le traducteur traduit, l'étudiant en langue traduit, certes, mais font-ils pour autant tous la même chose ? Il semble qu'à vouloir tout fourrer dans le même sac, on se condamne à dire ou des banalités ou des absurdités.